

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Compilation des hommages de la séance du 25 octobre 2024

Carlos LÉVY



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur Véronique Boudon-Millot, l'ouvrage intitulé *Vieux. Un Grec ne peut pas l'être*, Paris, Les Belles Lettres, 2023, 372 pages.

« Je ne peins pas l'être, je peins le passage », écrivait Montaigne. Mais y a-t-il quelque chose qui soit plus difficile à appréhender que le mouvement, surtout quand il est celui de la vie ? « il est manifestement plus difficile d saisir et de nommer un processus qu'un état avéré », écrit fort justement Véronique Boudon-Millot (V.B.-M. dans la suite du texte), p. 37. La vieillesse, universelle puisqu'on la trouve représentée dans toutes les cultures, est un objet de l'intuition immédiate, tout en opposant une décourageante relativité à qui essaie de la définir. C'est ce qu'expriment les expressions comme : « actuellement on est vieux à tel âge », ou l'inusuel « on n'a que l'âge de ses artères ». La langue grecque, d'une si grande richesse, à la fois si fluide et si apte à subsumer les réalités les plus complexes dans l'unité du concept, contribue à

rendre le problème encore plus ardu. Et à cela il faut ajouter, *last but not least*, l'aptitude des Grecs à manier les paradoxes les plus stimulants, comme le montre le titre même du livre : *Vieux, un grec ne peut pas l'être*, citation du *Timée*, 22 b, qu'il n'est pas inutile d'expliquer. Ces paroles sont mises par Platon dans la bouche d'un prêtre égyptien, qui aurait expliqué à Solon que les Grecs étaient condamnés à rester des enfants, n'ayant « aucune vieille opinion transmise depuis l'Antiquité de bouche à oreille ni aucun savoir blanchi par le temps ». À la mémoire égyptienne, intemporelle, consignée dans les temples, jamais abolie par les catastrophes, le prêtre oppose la mémoire grecque, discontinue, incapable de transcender les césures induites par les multiples déluges qui s'abattirent sur cette terre. Ainsi donc, de même que la *doxa* n'est qu'une approche incertaine, et parfois même erronée de la vérité, ce que nous appelons « la vieillesse » n'est qu'une illusion réductrice, quand on se place dans l'optique d'une temporalité illimitée, qui est précisément celle de la vie du monde et de ses habitants. Mais, si le Grec ne peut pas être vieux car il sera toujours dans une temporalité pour ainsi dire puérile, et si la vieillesse de l'Égyptien est celle d'une histoire cosmique, peut-on encore penser la vieillesse individuelle, avec son cortège de représentations, de joies et surtout de peines, et comment envisager la mort, lorsqu'on affirme que celle d'un vieillard grec est toujours celle d'un enfant ?

Il convient de saluer l'exploit de V. Boudon-Millot, qui a su traiter avec autant de clarté et d'élégance que d'exigeante érudition un thème tout simplement vertigineux dans lequel bien peu de chercheurs s'étaient aventurés. Plus exactement, nous disposons d'un grand nombre d'études, mais elles sont généralement ponctuelles, alors que l'autrice a assumé la haute ambition d'associer les approches mythologiques, philosophiques et médicales à travers dix chapitres relativement courts, mais qui n'en sont que plus précis et stimulants. Cette vocation holistique apparaît dès le premier chapitre, qui associe une réflexion approfondie sur le statut même de Gèras, la Vieillesse dans la mythologie, et une analyse du regard que les philosophes et les médecins ont porté sur elle. « Vraie divinité ou simple personification ? ». La réponse est complexe : « elle apparaît plutôt comme une allégorie résultant de ce procédé de personification bien connu de la langue grecque, qui permet de transformer une notion plus ou moins abstraite en un nom commun ». Comme cela est bien souligné, il ne s'agit pas uniquement de terminologie, mais également de cohérence mythologique : « quelle place réservier à la Vieillesse dans ce panthéon des dieux grecs qui ignorent tous superbement la nécessité de vieillir ? ». Des pages lumineuses permettent de mieux comprendre la situation de Gèras par rapport à Héraclès et à Thanatos, tout en soulignant qu'il n'existe à son sujet aucune biographie mythologique, à la différence de ce qui est le cas, par exemple, pour Éros, thème il est vrai bien plus séduisant. À défaut de cette biographie, la description des vases, tous datés de la première moitié du Ve siècle avant notre ère, sur lesquels on voit Gèras qui semble converser avec Héraclès, « héros triomphateur de la mort et de la vieillesse » permet à V.B.-M. à travers une fine exploration de la mythologie, de mettre en évidence toutes les ambiguïtés que l'on aurait bien voulu simplifier en l'assimilant Gèras à une maladie, que l'on pourrait éventuellement guérir...un jour. Les Grecs, eux, ont réservé à leurs dieux, et à eux seulement, l'absence de toute sénescence. Prétendre abolir la vieillesse est donc une marque d'*hybris*.

Notre époque, si habile au vain jeu qui consiste à dissimuler sous des mots les réalités que l'on préfère ne pas voir, utilise de moins en moins les mots « vieux » et « vieillesse ». On n'est pas « vieux », on est « âgé », ou alors il s'agit de la « grande vieillesse », qui a ceci de particulier que jamais personne n'a entendu parler de la « petite vieillesse ». V.B.-M. cite fort opportunément, p. 51, un passage de *La vie automatique* de Christian Oster : « Mais enfin, il était encore jeune, et là le mot avait été lâché, le mot qui nous rassure tant le spectre du vieillissement nous hante, qui agite son drap comme une feuille de scénario vierge ». Les Grecs, n'avaient pas de ces (fausses) pudeurs, si bien que la lecture des pages consacrées aux termes utilisés pour nommer la vieillesse ont quelque chose de salutaire et de rafraîchissant. La langue grecque se paye le luxe, si l'on peut dire, d'avoir deux mots, qui ne sont pas toujours faciles à distinguer pour désigner des points de vue sur une même réalité : les substantifs *gerôn*, *presbutès*, et même *presbutis* pour désigner la vieille femme. Il ne s'agit pas, à proprement d'inconstance, mais plutôt d'adéquation, puisque, à la libilité de cette réalité qu'est la vieillesse correspond, logiquement, celle du vocabulaire utilisé pour la désigner. Pour autant, faute de pouvoir enfermer la vieillesse dans une définition précise, les Grecs n'ont pas renoncé à distinguer en elle plusieurs « âges ». On saura gré à V. B.-M. de nous avoir donné la traduction de la classification septénaire anonyme que l'on trouve dans un manuscrit de Copenhague daté des XVe-XVIe siècles. Tout y repose en effet sur l'utilisation du chiffre sept : il y a sept âges de la vie humaine, chacun d'entre eux correspondant à un multiple de sept, par exemple « le jeune homme jusqu'à la naissance des poils au menton, vers les trois fois sept ans ». Une exception toutes fois : « l'homme mûr, jusqu'à cinquante ans », sans précision complémentaire. Or, il convient de remarquer que Philon d'Alexandrie, qui reprend quasiment au mot près cette même classification *Opif.* 105, est plus minutieux, lui qui écrit : « l'homme mûr jusqu'à quarante-neuf ans : sept fois sept ans ». Philon précise que Solon comptait dix périodes de sept ans, tandis que la classification entièrement septénaire serait celle d'Hippocrate, ce que confirme le traité hippocratique des *Semaines*. L'Alexandrin, toujours enclin à résister au naturalisme, est cependant le seul, à notre connaissance, qui précise que la succession des âges de la vie ne se fait pas de manière continue, où μῆν ταῖς κατὰ τὸ ἔξης. Preuve, s'il en fallait, de l'existence de différentes versions du même

cadre. Pour tous les autres, comme le souligne V. B.-M. « le vieillissement apparaît, à l'inverse, comme un processus graduel dont toute la difficulté consiste précisément à isoler un début et une fin ».

À la lumière vive qui est généralement celle de la Grèce, la vieillesse c'est avant tout un ensemble de signes. « Une question d'apparence ? » (chapitre 4). La canitie, la calvitie, la peau ridée, la faiblesse du corps et des sens sont autant d'éléments dont les médecins et les philosophes se sont attachés à déceler les causes et, dans la mesure du possible à les neutraliser. Il serait intéressant de voir comment les masques du théâtre antique, grec et latin, ont figé, codifié ces signes. Par ailleurs, penser la vieillesse, c'est penser le temps. Or la littérature de l'instant, autrement dit du plaisir *hic et nunc*, peut n'en tenir aucun compte. C'est le cas des *Medicamina faciei* d'Ovide, où il n'y a pas de mention explicite de la vieillesse, la seule préoccupation étant de préserver la beauté du visage. Un traitement préventif, en quelque sorte. En revanche, le même poète, dont on sait à quel point il fut influencé par la poésie hellénistique, reprend dans l'*Art d'aimer* III, 73-77) la thématique traditionnelle grecque du vieillissement :

« Si rapidement, hélas, la peau se relâche et forme des rides, pendant que disparaît la belle carnation d'un gracieux visage ; ces cheveux blancs, dont tu jures que tu les avais déjà lorsque tu étais une jeune fille, brusquement, couvriront toute ta tête ». (trad. H. Bornecque, Les Belles Lettres).

« Pourquoi vieillit-on ? », c'est une question que se sont posée tous les médecins et penseurs de la Grèce antique et dont il n'est même pas certain qu'elle puisse trouver une réponse définitive dans la science de notre époque de la nature. Tenter de comprendre le pourquoi du vieillissement suppose de comprendre le fonctionnement de la nature : « tandis qu'Aristote préfère insister sur le rôle du froid, Galien privilégie pour sa part celui du dessèchement. Dans les deux cas cependant, le vieillissement, pensé comme un phénomène commencé dès la naissance, ne relève pas d'une époque déterminée de l'existence, mais s'inscrit au contraire dans une réalité partagée par tous les âges de la vie » (p. 103). Non seulement les médecins et philosophes grecs n'ont jamais considéré la vieillesse comme une maladie, mais ils se sont attachés à comprendre comment le vieillard pourrait rester en bonne santé. Dans ce chapitre 6, les positions sur ce point de Platon, d'Aristote, de Galien, différentes sur des points de détail, mais relevant d'une même inspiration, sont étudiées avec une précision dans laquelle l'art de l'analyse le dispute à celui de la synthèse. Tout au plus regrettera-t-on l'absence du stoïcisme. La doctrine stoïcienne a modifié en profondeur la perception du temps, comme cela a été montré par V. Goldschmidt dans son livre, *Le système stoïcien et l'idée de temps*, devenu un classique des études sur la pensée hellénistique. A-t-il pour autant modifié la perception de la vieillesse ? Il faut reconnaître que les témoignages sont rares, à tel point que les mots qui désignent la vieillesse sont presque absents de l'index des *Stoicorum veterum fragmenta*. Signalons cependant que, pour Aëtius, *Plac. V, 30=SVF II, 769*, les Stoïciens, en accord avec Parménide, définiraient celle-ci par une insuffisance. Et comment comme il est émouvant de lire cette lettre de Sénèque (12, 1), dans laquelle, lors de la visite d'une de ses villas, tout ce qu'il voit devient le miroir qui lui fait prendre conscience de sa vieillesse : *Quocumque me verti, argumenta senectutis meae video*

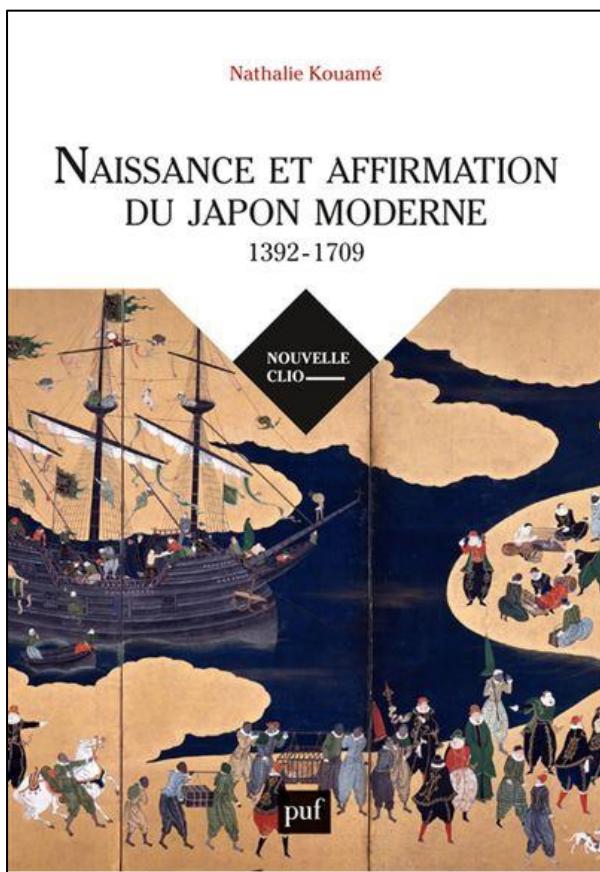
Éminente spécialiste de médecine antique, V. B.-M. nous offre des pages d'une remarquable modernité sur les influences de l'environnement et du mode de vie. Pour qui croirait que ces problèmes sont récents, les citations de Galien, notamment, sur les effets de l'alimentation ainsi sur les dégâts écologiques et humains provoqués par un souci excessif de la productivité sont d'un réalisme accablant. Cette même coïncidence entre l'époque de Galien et la nôtre se retrouve dans cette notion, il est vrai peu répandue, de « gérocomie », dans laquelle il est permis de voir l'ancêtre de nos « aidants » : « le but principal et premier de la gérocomie est en effet, non pas de soigner les maladies, mais de 'préserver la santé' du vieillard », p. 181. La gérocomie n'exclut évidemment pas la partie thérapeutique de la médecine, elle vise en fait à la rendre moins nécessaire en conservant au vieillard la meilleure santé possible. On n'est cependant obligé de suivre le médecin de Pergame lorsqu'il conseille vivement la

consommation du vin, censé atténuer le refroidissement du corps provoqué par l'âge, tout comme on est en droit de rester sceptique devant toutes les innombrables vertus qu'il attribue à la laitue.

Le chapitre 9 se propose de faire la part entre la réalité et la fiction dans les récits merveilleux de vies d'une longévité exceptionnelle. Quelle idée pouvons-nous nous faire de la vieillesse de l'Antiquité, qui ait un fondement un tant soit peu « scientifique » ? Une citation de Pline l'Ancien, à la p. 221, apporte un début de réponse : « pour la longueur de la vie humaine, nous sommes dans l'incertitude, tant à cause des différences de lieux que de la façon de calculer le temps et destin propre à chaque homme ». L'évocation, dont les Anciens semblent avoir raffolé, des cas d'individus ayant vécu un grand nombre d'années –une sorte de Guiness book avant la lettre- les affirmations fantaisistes de vieillards qui déclarèrent au cours du recensement ordonné par Vespasien et Titus avoir un âge allant jusqu'à cent quarante ans sont de nature à nous faire sourire, mais n'apportent aucune connaissance fiable. Plus sérieuses, quoiqu'assez difficiles à interpréter, sont les données de la paléo-démographie, celles de l'âge moyen du squelette au moment du décès, ainsi que les indications données par Galien, dont V. B.-M. montre qu'elles permettent de distinguer avec une certaine vraisemblance plusieurs catégories de vieillards. La description de la méthodologie du médecin de Pergame confronté à des cas où l'âge du patient rendait plus difficile encore sa guérison est d'un intérêt exceptionnel, avec notamment l'évocation de toutes les situations où il se trouvait confronté à la vieillesse de ses propres confrères. Assez discret sur sa propre vieillesse, et sur les maux qu'elle provoque en lui, Galien a représenté par sa propre longévité la qualité d'une médecine qui n'éprouva jamais le besoin de définir une gériatrie mais chercha toujours à adapter les soins à l'âge du patient. Comment faire autrement, confronté à un processus qui n'est pas une pathologie, mais « l'expression inexorable du devenir de tout être vivant », p. 248 ?

La conclusion, « en guise de viatique », souligne à la fois les ressemblances et les différences entre la médecine antique et celle de nos sociétés occidentales. L'un des nombreux mérites de ce livre est de nous montrer que, malgré les incontestables prouesses de la modernité, nous avons beaucoup à apprendre d'une médecine qui « privilégiait donc l'inclusion aux dépens de la séparation » et qui conditionnait une fin de vie heureuse « à l'observance, tout au long de l'existence et dès le plus jeune âge, d'un régime adapté à la nature individuelle de chacun, ce que les médecins appellent le tempérament ». Paradoxalement, alors que personne n'envisagerait de se soigner « à la Galien », un certain nombre de principes de la médecine antique nous sont parvenus...de Chine, parés d'un exotisme qui leur a permis de franchir la barrière du désir toujours plus présent de modernité technologique. »

Claire-Akiko Brisset



« J'ai l'honneur de déposer de la part de son auteure sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de Nathalie Kouamé intitulé *Naissance et affirmation du Japon moderne (1392-1709). Relations internationales, État, société, religion*, paru aux Presses universitaires de France, collection « Nouvelle Clio », en 2024, 392 pages, avec en annexes des repères chronologiques, une carte des anciennes provinces, une liste des tableaux, une table des illustrations et deux index (noms de lieux et noms de personnes).

Professeure à l'Université Paris Cité, Nathalie Kouamé est une historienne du Japon pré-contemporain des plus éminentes, et fait la démonstration dans cet ouvrage de sa capacité à offrir au grand public non spécialiste une synthèse aussi magistrale qu'originale sur le sujet, sans déroger à la louable ambition de suggérer la richesse des sources primaires et secondaires sur lesquelles elle repose.

Cela tient à une double approche mûrement réfléchie par l'auteure : d'une part, cette dernière refuse de limiter son propos à la périodisation

habituelle de l'histoire japonaise, et n'hésite pas à renoncer à « découper l'histoire en tranches », comme le soulignait Jacques Le Goff¹. Si des monographies sont disponibles en langue française sur l'époque classique ou Heian (794-1192)², le Moyen Âge (1192-1602)³, ou sur l'époque d'Edo (1603-1867)⁴, Nathalie Kouamé cherche à saisir le phénomène de la « naissance et de l'affirmation du Japon moderne » sur la longue durée, donc en outrepassant les bornes chronologiques ordinaires dans l'historiographie japonaise. Ce faisant, elle instaure une forme d'unité entre le Moyen Âge – à partir de la réunification des branches Nord et Sud de la famille impériale (1392) par le *shōgun* Ashikaga Yoshimitsu – et le premier siècle de l'époque d'Edo – jusqu'à la mort du *shōgun* Tokugawa Tsunayoshi (1709). Bien qu'elle soit féconde sur un plan heuristique, pareille posture est rare⁵. Outre qu'elle rappelle le caractère artificiel et anachronique de toute périodisation, elle a le mérite de garantir la meilleure saisie possible d'un processus complexe, à savoir le passage progressif d'une « petite formation sociale féodale aux assises économiques globalement fragiles, dotée de structures étatiques rudimentaires, et située aux marges orientales de ce qu'il est convenu d'appeler l'Empire chinois, en une société plus prospère, coiffée par des structures d'État assez puissantes pour encadrer de près une population nationale de

¹ Jacques Le Goff, *Faut-il découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, 2014.

² Francine Héral, *La Cour du Japon à l'époque de Heian aux x^e et x^{le} siècles*, Paris, Hachette, 1995.

³ Pierre-François Souyri, *Histoire du Japon médiéval. Le monde à l'envers*, Paris, Perrin, 2013.

⁴ François et Mieko Macé, *Le Japon d'Edo*, Paris, Belles-Lettres, 2006.

⁵ Pour une exception notable et tout aussi récente, voir Pierre-François Souyri et Laurent Nespolous, *Le Japon ancien : Des chasseurs-cueilleurs à Heian (- 36 000 à l'an mille)*, Paris, Belin, 2023.

trente millions d'âmes et pour affirmer sur la scène internationale les desiderata de ses dirigeants » (p. 249).

D'autre part, l'auteure prend le parti osé d'intégrer ses sources premières et secondaires à la structure même de l'ouvrage qui se compose de deux grandes parties. Intitulée « Nos connaissances », la première expose dans l'ordre chronologique les trois grandes étapes du phénomène qu'elle entend décrire : les origines (des années 1390 aux années 1490), la naissance (des années 1490 aux années 1590) et l'affirmation du Japon moderne (des années 1600 aux années 1700). Cet exposé convaincant est suivi d'une seconde partie intitulée « Sources, historiographie, bibliographie » dont l'objectif avoué est de suggérer la richesse et les variétés tant des sources primaires à la base du travail historique, que l'extrême vitalité des débats des historiens au Japon même et de leur production⁶. L'historiographie en langue française et anglaise n'est pas négligée pour autant et fait l'objet d'une synthèse très utile.

Le souci de Nathalie Kouamé d'aborder au plus près la réalité documentaire explique ses recours fréquents aux concepts historiographiques élaborés dans l'archipel, qui, contrairement aux notions occidentales, permettent de valoriser le point de vue des acteurs locaux, qu'ils soient d'époque ou d'aujourd'hui⁷. Ce faisant, elle contribue avec brio à une reconnaissance de la multipolarité du monde. »

⁶ Dont fort peu d'ouvrages, hélas ! ont été traduits en langue occidentale.

⁷ Cette préoccupation n'est pas récente : Nathalie Kouamé a en effet co-dirigé le collectif *Historiographies d'ailleurs. Comment écrit-on l'histoire en dehors du monde occidental ?* (Paris, Karthala, 2014,), ainsi que la monumentale *Encyclopédie des historiographies. Afriques, Amériques, Asies, vol. 1 : Sources et genres historiques* (Paris, Presses de l'INALCO, 2020), le seconde volume étant en préparation.